

# LA LETTRE DE L'AFMA

association française des musées d'agriculture et du patrimoine rural

N°2 - 1996

---

## NOS TROIS AXES

---

Sans doute convient-il aujourd'hui que le nouveau président, qui vient de succéder à François Sigaut, fasse connaître aux lecteurs de La Lettre -et en particulier aux nouveaux adhérents- dans quel esprit il compte assurer ses responsabilités.

Adhérent de l'AFMA depuis sa création, membre de son conseil d'administration puis du bureau depuis de nombreuses années, je n'ai d'autre ambition - moins mince qu'il n'y paraît- que de conforter, d'élargir, d'approfondir notre action, telle qu'elle a été menée dans le passé récent et telle qu'elle peut et doit se développer dans les mois et les années à venir.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler (et la diffusion de notre annuaire, à la fin de cette année, le montrera clairement) que l'AFMA réunit non seulement des individus aux compétences diverses, mais aussi, et surtout, des musées -d'importance et de statut extrêmement variés-, ainsi que des centres ou des groupes de recherche, ou encore des associations à but socioculturel. Cette diversité des membres de l'AFMA, et cette multiplicité des compétences individuelles et collectives, constituent une inappréciable richesse pour notre association et lui donnent une profonde originalité. C'est cette spécificité, qui s'est maintenue renforcée au fil des ans, au fur et à mesure des adhésions nouvelles, que nous devons défendre, confirmer, enrichir et promouvoir. Ainsi l'AFMA pourra-t-elle devenir, plus et mieux que jamais, un lieu d'échange et de confrontation d'idées et d'expériences.

Cette identité profonde qui est la nôtre, telle qu'elle a été établie par les fondateurs de l'AFMA - sous la double égide des ministères de l'Agriculture et de la Culture- nous amène à mener notre action selon trois axes, qui se confondent d'ailleurs dans une même démarche cohérente : *rassembler des connaissances pour en assurer la diffusion par -et pour- le réseau des musées locaux consacrés à la défense et à la promotion du patrimoine rural.*

Autrement dit, il s'agit de :

-mener des études et recherches, seuls ou en partenariat, en veillant à ce que chacune de ces recherches intéresse sinon la totalité de nos musées,

du moins une très large partie d'entre eux (inventaires de collections, atlas, etc., à l'échelle nationale et régionale),

- assurer la diffusion du résultat de ces recherches par des publications, la collection des Cahiers de l'AFMA, des expositions itinérantes, l'élaboration de produits audiovisuels,

- assurer l'information et la formation continues de nos adhérents par des stages de muséographie, des tables rondes, la publication de manuels pratiques, sans oublier l'excellent outil de communication qu'est et que doit demeurer la Lettre de l'AFMA, où chacun apporte sa contribution.

Il me semble qu'aucun de ces trois axes ne doit être privilégié au détriment des autres, sous peine de voir l'AFMA perdre sa spécificité et sa crédibilité. Ils doivent être appréhendés ensemble pour constituer les bases d'un programme d'action pour les années à venir. Depuis quelques années, nous avons accumulé une expérience et un acquis certains dans les domaines évoqués ci-dessus. Il s'agit maintenant de les faire fructifier.

Pour cela, le nouveau conseil d'administration a mis en place un bureau élargi qui compte désormais dix membres, chacun d'eux exerçant des responsabilités précises. Des projets -de stages, d'expositions, d'études, de publications- ont d'ores et déjà été évoqués, voire esquissés, et certains devraient pouvoir se concrétiser dans un avenir proche. Mais les résultats espérés -c'est-à-dire la meilleure adéquation possible entre les besoins et les actions engagées- ne pourront être atteints que si chaque membre de l'AFMA participe activement à leur élaboration.

Claude Royer, président de l'AFMA

---

## Le mot de François Sigaut

---

A l'expiration de mon second mandat comme président, j'ai décidé de ne pas en solliciter un troisième.

Notre association est maintenant, je crois, sur une bonne pente. Le nombre d'adhérents et de sympathisants s'est sensiblement accru. Son fonctionnement

interne est devenu plus régulier. Ses activités se sont élargies et nous y avons acquis plus d'expérience, permettant une plus grande efficacité. L'AFMA a désormais un renom et une influence non négligeables à mettre au service des intérêts du patrimoine rural et de ses adhérents qui, chacun, en détiennent ou en protègent une parcelle. J'ai bien conscience que ce n'est pas assez. Mais c'est déjà quelque chose, sur quoi on peut continuer à construire.

Tout cela, bien sûr, c'est aux membres passés et actuels du conseil d'administration qu'on le doit. J'y ai eu ma part, mais dans une association de bénévoles comme la nôtre, tous ceux qui acceptent de prendre une responsabilité, quelle qu'elle soit, ont une part égale dans la réussite. Il n'y a pas de petites responsabilités. La meilleure décision du monde ne sert à rien si personne ne se dévoue ensuite pour coller les enveloppes. C'est pourquoi je quitte la présidence avec un si fort sentiment de gratitude pour tous ceux qui, au moins une fois, ont eu ce dévouement. Mes autres occupations ne me laissent plus aujourd'hui assez de temps pour y prendre ma part. C'est pourquoi j'ai pris la décision de me retirer.

Claude Royer a accepté de me remplacer. J'ai toute confiance en lui. Je le crois le plus à même de donner à l'AFMA un dynamisme nouveau et de l'engager dans des voies que, pour une raison ou une autre, je n'ai moi-même pas explorées. Le renouvellement des personnes est souvent aussi l'occasion d'un renouvellement des idées, et c'est pour cela que c'est une bonne chose.

Mes derniers remerciements vont aux adhérents de l'AFMA. En ces six années comme président, j'ai beaucoup appris auprès d'eux tous. C'est peut-être la

plus grande satisfaction et la plus durable de celles que j'ai retirées de mes mandats. Je leur en resterai toujours reconnaissant.

Bon vent à l'AFMA et à son nouveau président.

François Sigaut

---

## EDITORIAL

---

Du dialogue à l'enquête.

*«Je suis petit fils d'agriculteur du sud de l'Aveyron, tous mes oncles ont attelé des boeufs : le boeuf est «roi des labours» chez nous. J'ai aussi pratiqué un peu l'attelage, et j'ai vu la fabrication des jougs (j'ai 63 ans). Le bois utilisé était le vergne principalement, car il est léger et souple. Le frêne, quelquefois ainsi que le poirier plus rarement. Le bois était coupé deux ou trois ans avant la fabrication et mis dans l'eau pour le séchage, ensuite le moment venu -le plus souvent à l'achat d'une nouvelle paire de boeufs- un homme de métier qui passait de ferme en ferme le fabriquait sur place. Durant deux jours l'homme était nourri et logé, en langue d'Oc on disait le «jaunier»,... monsieur Combe... Le joug était d'un type coiffant et ouvragé à l'inverse des nivernais et autres. Les bêtes tiraient leurs attelages avec le front, la tête en bas et non en l'air. Ils avaient ainsi beaucoup plus de force. Le joug était tenu par des lanières en cuir de 3 à 4 mètres, autour des cornes, surtout sur le front : les «juliés». Le timon était tenu*

### André-Georges Haudricourt (1911-1996)

Le co-auteur de L'homme et la charrue à travers le monde (Gallimard 1955, La Manufacture 1986) est mort à son domicile de la rue d'Assas à Paris le 21 août dernier. Avec lui disparaît le pionnier incontesté de l'histoire des techniques agricoles en France. Il était d'origine picarde, comme l'attestent deux de ses articles, consacrés au «ploutroir» et à l'«étriche» de la faux, réédités avec d'autres dans La technologie, science humaine (Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987). Ingénieur agronome, Haudricourt s'est tourné vers la génétique puis vers la linguistique sans renier sa première vocation. Il a partagé sa vie entre l'étude des langues de la péninsule indochinoise et de la Nouvelle-Calédonie, celle des instruments aratoires en France et dans le monde, et l'enseignement de l'ethnobotanique. Pratiquement tous ceux qui aujourd'hui, au CNRS et à l'Université, travaillent dans l'un de ces domaines, ont été formés par lui.

Nos pensées vont aussi à Mariel Jean-Brunhes Delamarre, qui a collaboré avec Haudricourt à L'homme et la charrue, et qui est elle-même l'auteur d'un magnifique ouvrage sur La vie agricole et pastorale dans le monde (Editions Joël Cuénot, 1985). Le décès d'Haudricourt la touche plus que personne, mais nous partageons tous son deuil.

F. S.

au joug par deux cuirs tressés en forme de huit, un devant et un derrière : les «redondes»; quelquefois en fer. Il y avait une cheville de bois ou en fer afin d'éviter que le timon ne glisse. Je possède un joug et une seule redonde. », (D'après une lettre de Jacques Dressayre, 45 rue Saint-Quentin à Drancy, 93). A cette note Corinne Beutler a répondu en demandant des précisions sur cette technique du «séchage du bois par l'eau» (1), s'enquérant de quelques points détaillés des techniques d'attelage aveyronnaises. Ernest Monpied écrivant de Champs (63) fin juin dernier le remarque : « Vous donnez une importance accrue aux informations technologiques... je m'en félicite...», et il précise : « sur l'enquête timon, il y aurait beaucoup de choses à dire. Dans notre coin, on utilise pour l'age, le terme «dentau» (non cité dans l'étude) (2), et en fait, au joug, tirant la chaîne fixée à l'age, il y avait le «tiemousio». Ce dernier était utilisé pour tous les attelages avec chaîne. Mais c'était courant et donc rien de bien original... pour «pardialer» (doubler les attelages), c'était la technique obligée...» et s'enclenche toute une série de précieuses remarques sur la variation du vocabulaire selon le type d'attelages et les effets de traction désirés. Jean Farenq (81) de son côté a réalisé dans l'intention de nourrir nos dialogues techniques trois belles fiches (qu'on reproduit), précédées d'une courte note métrologique : « Chez nous la longueur du timon sur les charrues est de 3m30 à 3m50, celui des faucheuses de 4m10, celui des charrettes de 3m, et celui qui servait pour la moissonneuse lieuse avait 3m90 de long... ». Le musée de Saint-Lô, nous tient, outre le remarquable numéro de la revue régionale : Le Viquet (3), les boeufs de travail en Normandie, un porte-feuille d'utiles documents, en particulier des planches dont l'une est extraite de : The Guernesey plough : Pk. Johnson, où l'on voit sous ses trois faces principales : «la tchêrue guernesiaise». On le présentait le dialogue noué autour des timons d'attelage a réactivé nos échanges autour des jougs et suscite de nouvelles pistes pour notre travail associatif qui prend de plus en plus l'allure d'une enquête collective. Ainsi de son Vierzon berrichon Jean Martin propose «que puisse être réalisé un répertoire des bouviers (qui attelaient les boeufs) qui existent encore en France actuellement» et il poursuit : «J'ai commencé une liste mais elle n'est pas complète, et je souhaiterais que l'on puisse se réunir et poser quelques jalons, (pour profiter) de l'existence des plus anciens d'entre nous qui peuvent apporter leur expérience car après nous il n'y aura plus que des photos...! Si nous ne formons pas quelques plus jeunes comme je m'efforce de le faire...»

Et les lieux sont fort nombreux où montrer au plus grand public ces savoirs conservés par vos soins.

Notamment lors de ces fêtes des Moissons (ou des vieux métiers) si abondantes et fréquentées et dont pour sa région, l'Alsace, Albert Lorentz, président de l'association des amis de la maison du Kochersberg, a bien voulu dresser et nous communiquer la liste estivale sous la forme d'un petit recueil de coupures de presse. Ainsi peut-on commodément réunir de l'information sur les lieux comme Wimmenau dans les Vosges du Nord, les dates ici le 20 juillet (12ème édition de la manifestation cette année) et le nom des promoteurs. Toutes indications bien utiles pour les contacts et les adhésions à l'AFMA, ici l'article découpé dans les Dernières Nouvelles d'Alsace livre, ce qui n'est pas rare, un nom, celui de Rémy Griess. Chemin faisant, la confection de ce répertoire peut se doubler sans peine d'une campagne de recrutement. De même une semaine plus tard à Stosheim se déroulait la 7ème édition d'une fête des moissons. L'Ecomusée d'Alsace lui-même d'ailleurs a eu sa fête le 21 juillet. En somme pour commencer un simple répertoire régional à constituer assez vite en scrutant la presse locale grâce à vos correspondances.

La Lettre 3-95 l'énumérait parmi quelques autres propositions de thèmes de dialogues à venir, un événement d'une grande portée pour l'AFMA, est intervenu au printemps dernier, qui renforce l'intérêt de la question : il s'agit de notre future enquête hexagonale sur les outils du labour à bras. On en avait débattu à Stenay, Jean Lacourt s'étant déterminé, sur des motifs personnels, à se séparer de son exceptionnelle collection de houes, il fallait -je dirais presque à tout prix- et selon ses vœux, la sauvegarder d'une dommageable dispersion. François Sigaut et Claude Royer avaient saisi Michel Collardelle de cette affaire dès l'entrée en poste de ce dernier à la direction du MNATP. Une sorte de mission commune avait alors été convenue qui, du côté des ATP sera conduite par Madame Waltis-Perger, conservateur et Edouard de Laubrie, chercheur, l'AFMA étant représentée par François Sigaut et Jean-Jacques Péru. Rendez vous pris au domicile percheron du collectionneur, la visite s'étend alors sur la demi-journée, où notre ami Jean Lacourt expose les résultats, très suggestifs, de ses premiers travaux sur le système de classement et les aires de répartitions de la houe en France. Tout va dès lors très vite, la décision d'acquisition est quasi immédiate et la collection Lacourt est désormais collection nationale. L'AFMA a tout à se féliciter du rôle d'«inventeur» qu'elle a pu jouer ici. Elle a rempli

1) A paraître dans la prochaine Lettre.

2) Voir la Lettre 1-96

3) S'adresser au Viquet, B.P. 540, 50010 Saint Lô Cedex.

son rôle en initiant ce sauvetage réussi d'un ensemble d'objets que ses compétences lui avait fait reconnaître comme étant digne d'une conservation publique. Or ce thème de dialogue est très prometteur. D'une part, comme l'indiquait Claude Royer il y a peu, parce qu'il est éminemment fédérateur pour notre association, chaque membre de l'AFMA s'y retrouvera aisément, ensuite, parce qu'il y a là plus que la promesse d'une belle aventure historique susceptible d'intéresser nos meilleurs scientifiques : le démarrage d'une grande enquête.

Jean-Jacques Péru

## LES TIMONS D'ATTELAGE

### Le point sur l'enquête

Enrichie par les interventions de nos correspondants, cette enquête sur les formes et les noms des dispositifs d'attelage au timon des anciens instruments agricoles attelés se poursuit.

Sa 3<sup>e</sup> partie, consacrée au Timon de l'avant-train de la charrue et de l'araire, paraîtra dans le prochain numéro de La Lettre de l'AFMA. Ce sera l'occasion de publier les précisions, accompagnées d'un dessin, que M. Maurice Ortais (44) vient de nous communiquer à ce sujet.

La 4<sup>e</sup> et dernière partie de cette enquête sera réservée aux timons d'attelage proprement dits et à leurs dispositifs d'attache au joug. A ce propos plusieurs correspondants nous ont déjà fait part des

particularités qu'ils connaissent, ou qui sont propres à leur région : J. Dressaire pour l'Aveyron, E. Monpied dans le Puy de Dôme (comme on a lu dans l'éditorial), J. Farenq dans le Tarn, dont nous publions deux belles planches inédites dans ce numéro et J. Guidez dans les Deux-Sèvres.

Enfin E. Petitclerc nous a envoyé les dessins commentés d'un collier d'épaule pour le boeuf (Ile de Ré), et d'un attelage aux brancards et jouguet de cornes d'une vache qui tire un araire (Touraine).

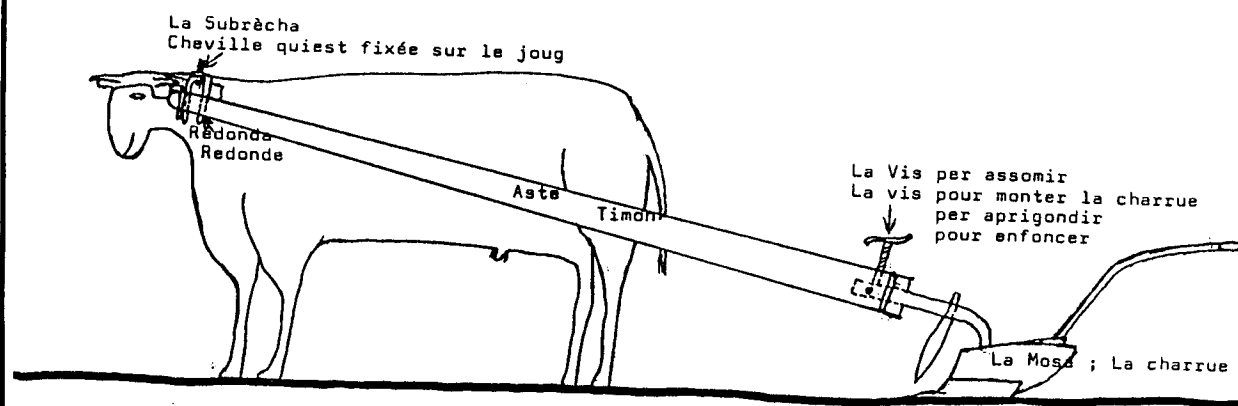
On vient de lire les remarques de M. Ernest Monpied à propos de l'âge de la charrue et de l'araire. Il convient de s'y arrêter. «Dans notre coin, note-t-il on utilise pour l'âge le terme de «dentau» (non cité dans l'étude)». En effet, n'ayant relevé ce mot qu'à un point d'enquête mentionné par l'Atlas de la Gascogne dans les Hautes-Pyrénées, je le croyais très rare, ce qui n'est donc pas le cas.

Quant au mot «chambige», M. Monpied précise donc qu'à son sens «il s'appliquait surtout à l'araire». C'est exact. L'Atlas du Lyonnais, toutefois, signale à propos de l'âge de la charrue, qu'il porte presque partout le même nom que l'âge de l'araire, qui est, précisément, celui de chambige... Nous réservons pour plus tard l'explicitation des remarques de M. Monpied sur l'emploi des mots «timon», «flèche» et «tiémousio» pour «prodialer», qui se rapportent aux timons de l'avant-train et d'attelage, et nous vous invitons à nous faire part des vôtres pour contribuer à enrichir ce dossier collectif.

Corinne Beutler.

### L'attelage des boeufs de travail dans le Lauragais

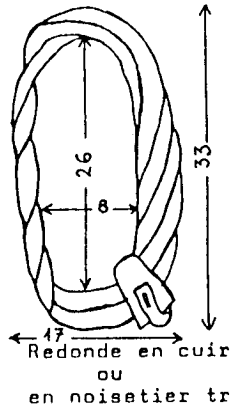
Les dessins de M. Farenq sont une contribution anticipée à la suite de notre enquête. Les publier aujourd'hui constitue une sorte d'appel à vos contributions, sous la forme de dessins techniques détaillés et cotés.



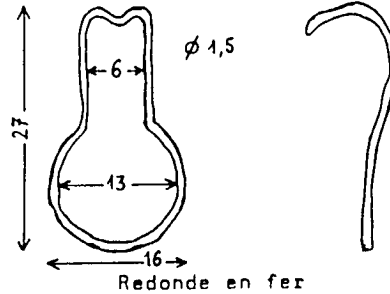
FARENQ Jean

ATTACHE JOUG-TIMON

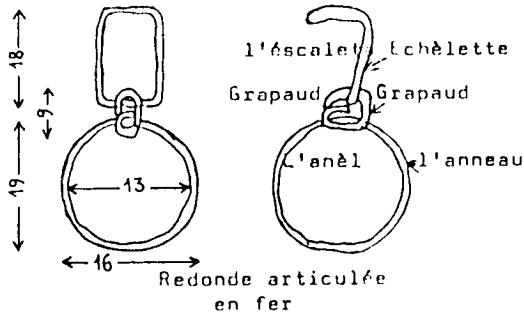
Rédonda 1



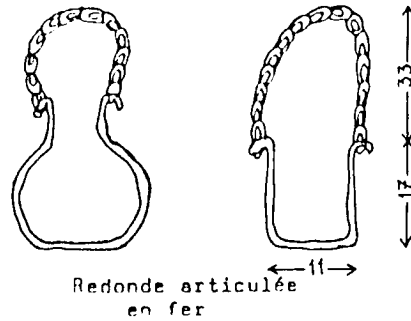
Rédonda 1



Traségat 1



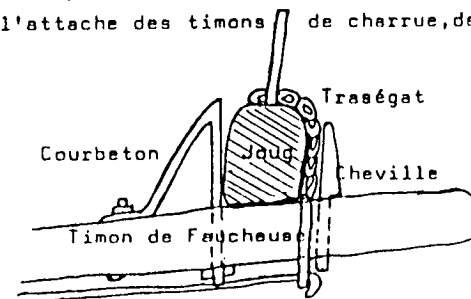
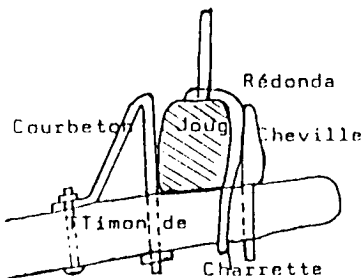
Traségat 2



1 c'est le nom en Occitan

La redonde, Rédonda en occitan servait pour l'attache des timons des charrettes

La redonde, Traségat servait pour l'attache des timons de charrue, de faucheuse



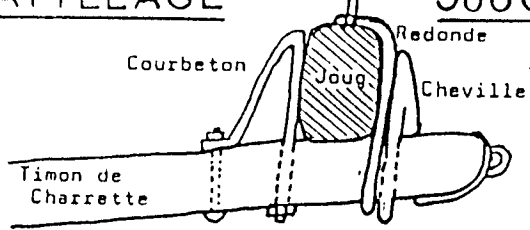
La Rédonda, Redonde était utilisée pour tout ce qui avait des roues, charrettes.

Le Traségat 1, Redonde était utilisé pour attelage des timons de charrue.

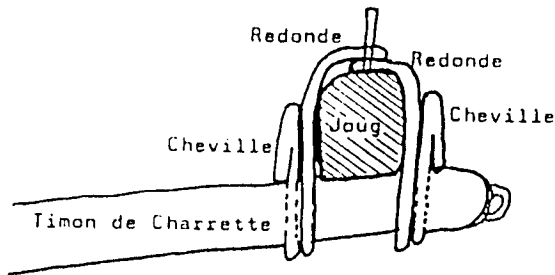
Le Traségat 2, Redonde était utilisé pour l'attelage des timons de faucheuses.

# ATELAGE

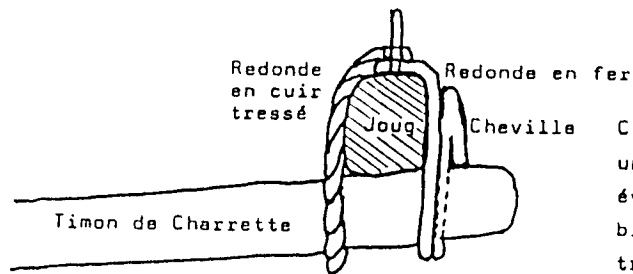
# JOUG TIMON



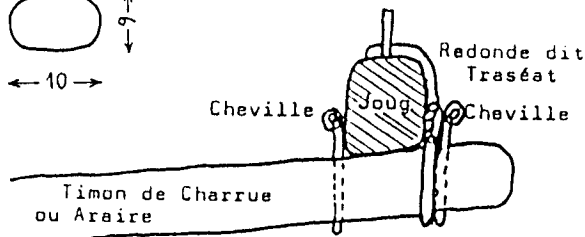
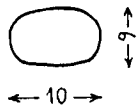
Lorsqu'il y a le courbeton l'on ne met qu'une Redonde au timon et la cheville.



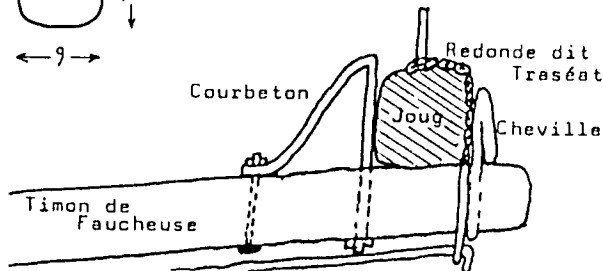
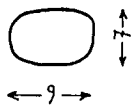
Lorsqu'il n'y a pas de courbeton on met de <sup>UX</sup> Redondes et deux chevilles.



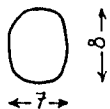
Certain paysans mettaient une redonde en cuir pour éviter que les bêtes se blessent. Si sa forçait trop la redonde en cuir se cassait.



Pour tout ce qui est atelage de Charrue, Araire, Sarcleuse, on utilise un Traséat, c'est une redonde articulée.



Pour utiliser une faucheuse on utilise une Redonde à chaîne.



---

## REGIONALES

---

---

### ALSACE (SUITE)

---

Les 28, 29 et 30 août, accueillie par l'Ecomusée d'Alsace, s'est tenue la sixième université d'été du Tourisme rural. Le thème en est cette année «*Tourisme et Tradition*». Notée, le vendredi en matinée : la présentation de trois études. 1) Place de la cuisine traditionnelle dans le tourisme rural (TER), 2) les musées du patrimoine rural (AFIT), 3) Nouveaux usages de la campagne et patrimoine (Direction du Patrimoine). Membre de TER, l'AFMA rendra compte en temps opportun de la Synthèse générale d'Henri Grolleau son président.

---

### AUVERGNE (BASSE)

---

*Une visite à l'Ecomusée de Farges (Farges, 63710 Saint-Nectaire. Tel : 73 88 50 50 / 73 88 53 95).*

*Etroitement lié à la «ferme Bellonte» (producteur de Saint-Nectaire fermier), l'écomusée de Farges propose à la visite trois sites : à commencer par la ferme Bellonte elle-même (visite gratuite). Dans une installation moderne, on assiste à la traite des vaches (près de 160 montbéliardes) et à la fabrication du fromage (caillé, mise en forme et pressage). On peut y acheter lait et Saint-Nectaire (un mois et demi d'affinage en général ; avec un peu de chance, on obtiendra des fromages-ou des moitiés, ou des quarts-affinés pendant trois mois, période maximum, au delà de laquelle le fromage serait impropre à la vente, mais le succès public rencontré par la ferme Bellonte rend improbable cette possibilité). Ensuite, on ira voir (10 Fr. par adulte) trois «habitations troglodytiques du Moyen Age», dans le même hameau (c'est l'écomusée proprement dit). Une visite intéressante, quoiqu'un peu rapide, guidée par un jeune de Farges, qui vous montrera les traces des phases successives de l'occupation de ces sites creusés dans le «sable blanc» des environs de Saint-Nectaire : habitations troglodytiques du Moyen Age (fours, cheminées, niches à conserver l'alimentation), puis caves à vin ou étables qui ont succédé (abaissement du niveau du sol, rigoles, etc). Une barrique symbolise l'usage viticole, et une mangeoire celui d'élevage. Une quatrième cave sert à la projection d'un petit film vidéo qui explique les procédés de fabrication du fromage, en usage «à la ferme Bellonte». Enfin, à*

*quelques km de là, le site des caves de Saint-Julien : «Cette balade découverte vous mènera au coeur d'un site de plus de 140 caves creusées à même un lahar (coulée de boue) volcanique ! Sur les pas des vignerons, des producteurs et des affineurs de Saint-Nectaire Fermier, venez visiter les caves de la ferme Bellonte. Vous assisterez, dans le secret de la terre d'Auvergne à la lente maturation de nos Fromages».*

*On le voit, cet écomusée est un bel exemple d'alliance réussie entre activité économique et souci de préservation du patrimoine rural. Ce que résume bien la formule choisie pour figurer sur les sacs en plastiques fournis lors des achats de produits : «Nous voulons être les gardiens des traditions du monde paysan». Aussi, pour saluer cet effort, me permettrai-je un regret et deux critiques. Le regret -qui est lié au succès rencontré par «les» Bellonte- est qu'il est très difficile de parler avec les concepteurs de ce mariage réussi (trop occupés, il va de soi, par leurs tâches professionnelles alourdies de la présence de tant de visiteurs). Les critiques -qui je l'espère montreront en quoi l'AFMA peut être plus qu'utile : nécessaire, portent sur deux points. Tout d'abord, le manque total d'expression muséographique de toute information historique et ethnographique des quelques objets et outils présentés au musée proprement dit : sûrement, cette double tâche de recherche et de restitution (fondatrice des activités de tout écomusée) n'est pas facile, surtout quand la part de temps que l'on y peut consacrer est, à l'évidence, réduite. N'est-ce pas là le rôle de l'AFMA que d'aider l'Association des amis des habitations troglodytiques de Farges dans ce travail ? Il est vivement à souhaiter que cet écomusée rejoigne nos rangs. L'autre critique est plus générale, je veux dire qu'elle porte sur un oubli trop souvent partagé par nos musées de patrimoine rural, qu'ils soient membres ou nom de l'AFMA, oubli que le film-vidéo évoqué tout à l'heure exemplifie tout à fait : pourquoi une telle production, vantant à juste titre les efforts de ces «gardiens de la tradition paysanne», est-elle illustrée musicalement par des mélodies «de variété» et des instrumentations d'inspiration «moderne» ? Viendrait-il à quiconque l'idée d'«illustrer» un dépliant présentant tel musée d'agriculture avec une reproduction de la Joconde ou une photographie d'un paysage exotique ? La musique traditionnelle, folklorique, «de pays», on l'appellera comme on voudra, peu importe, n'est-elle pas partie intégrante du patrimoine rural et des traditions paysannes ? Et elle présente cet avantage sur d'autres traditions passées, c'est qu'elle peut être vivante : il lui suffit d'être jouée. Ce qui, heureusement, est souvent le cas. Et pas seulement en Auvergne !*

Jean-Michel Péru-Blondeau

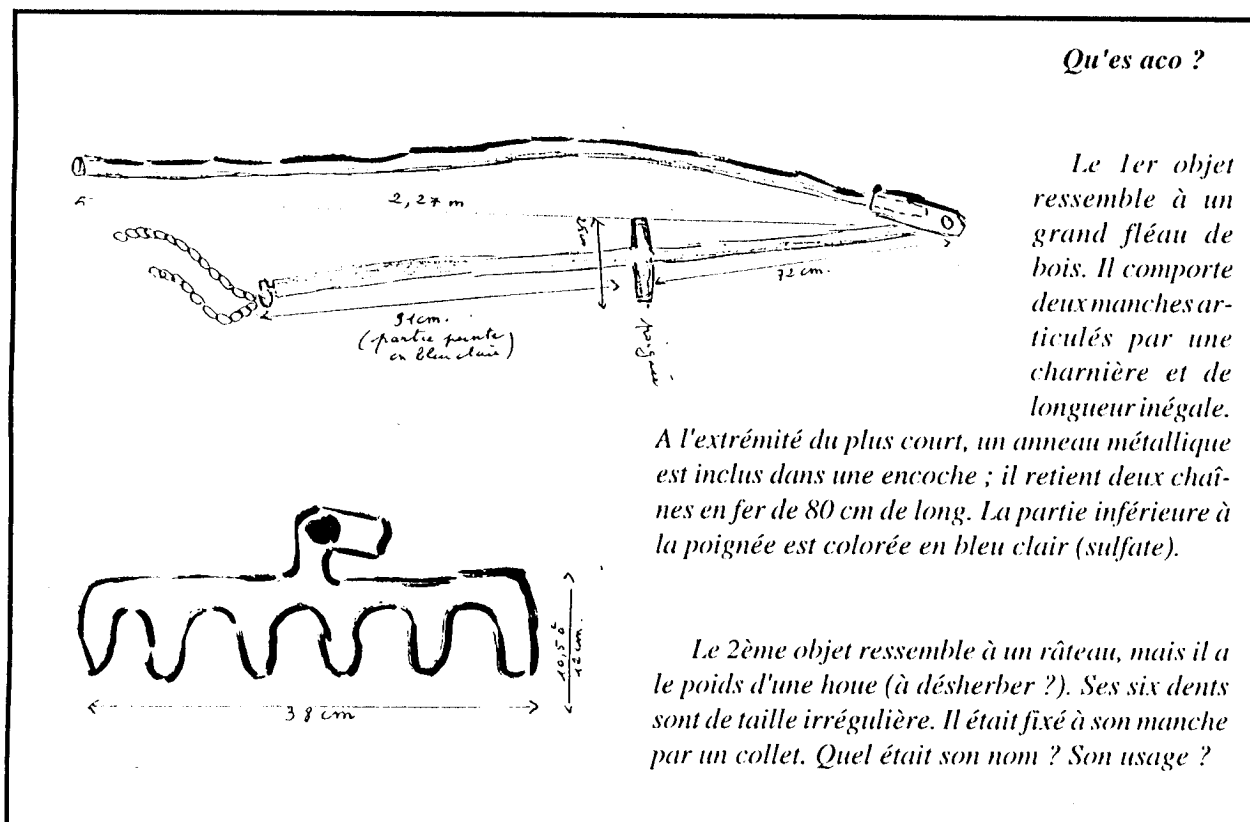
EYSINES (33)

« Je ne suis pas très pressé de publier un article, nos recherches ne font que démarrer et je n'ai pas beaucoup de temps pour rédiger (je suis pour un an encore professeur d'histoire dans un lycée). L'an dernier Corinne et Gilles Monpezat ont publié dans le cadre de leur licence d'ethnologie «le maraîchage à Eysines : la culture au musée» je pourrai en faire une synthèse... Le plus urgent nous semble être la sauvegarde du contenu des cabanes : elles tombent en ruine et nous avons du mal à obtenir des propriétaires la permission de récupérer l'outillage : heureusement nous avons quelques maraîchers dans l'association... en particulier Yvette Lia que vous connaissez (4). Sa famille produit des légumes dans la zone inondable, près la «jalle», la rivière, mais également dans l'ancienne zone viticole où l'on cultivait en «jouales», c'est à dire des rangs de vigne très espacés séparés par des planches de légumes sur terrain de graves sableuses en général... Après la crise du phylloxéra, à la fin du 19ème siècle l'activité maraîchère ancienne mais secondaire est devenue l'activité principale et le matériel viticole a été réutilisé souvent pour le maraîchage, par exemple les «douilhs» à presser le raisin et à le porter au chai, ont servi à mélanger les sulfates pour les légumes... Les «bigos» pioches à vigne ont servi dans les jardins. Il

ya d'autres banlieues maraîchères : Bègles devenu banlieue industrielle s'est urbanisée dès la fin du 19ème siècle. Il faut aller plus au sud à Villenave d'Ornon pour trouver une autre zone maraîchère importante et certainement des outillages analogues. Au nord de Bordeaux, Bruges a aussi une activité maraîchère vivante mais en déclin du fait de l'urbanisation. Macau a développé dans la zone inondable une production spécialisée d'artichauts très mécanisée et récente... A Eysines, nous trouvons, dans les cabanes en ruine, des objets en très mauvais état mais pouvant servir de référence : c'est le cas des paniers en osier -très abîmés, l'osier est fragile. Yvette Lia possède des grands paniers tels qu'on en voit sur les anciennes cartes postales du marché des Capucins à Bordeaux... Pour l'instant notre collection ne compte que deux petits paniers. Parmi nos projets : étudier et si possible sauvegarder une cabane typique avec son lavoir à légumes, sa dérivation pour l'alimenter, le «crambot» où vivaient les jardiniers et le hangar attenant (cheval, charrette). Le problème : trouver une subvention pour acheter la parcelle sur laquelle elle se trouve... (2 hectares).»

Michel Cognie joint à sa lettre une feuille portant deux croquis dont un d'un outil à bras qu'il souhaiterait voir identifier : on entr'ouvre ici ce nouveau thème de dialogue que l'AFMA va lancer autour des outils du labour à bras dans les mois à venir.

4) Voir La Lettre 3-95, p. 5.





Du lard et du cochon, catalogue de l'exposition présentée au château de Pierre de Bresse du 15 juin au 22 décembre 1996 (par la suite itinérante en Bourgogne), texte d'Isabelle Chavabon, ethnologue, 32 p. + ill.

Ce travail s'appuie sur une forte bibliographie (18 titres), une recherche alliant géographie (Emmanuel Desbrières) et ethnographie, et est «conçu-réalisé» selon le style, la «maquette», propre aux productions de l'Ecomusée de Bresse Bourguignonne. «*Histoire, géographie et anthropologie du cochon dans le monde*» nous annonce-t-on de prime abord (p.4). Sommes nous intimidés ? Non car bien vite (p.6), on nous précise ce qu'il faut savoir des «*Production et consommation du porc en France et en Bourgogne*». «*Le porc (est) la première viande consommée par les français avant le boeuf et la volaille*», et page 12 on lit «*Avec 13,5 millions de porcins en 1994, la France accède pour la première fois à l'autosuffisance. 32 % sont commercialisés en viande fraîche et congelée et le reste sous forme de charcuterie et conserves. Les bouchers ne commercialisent que 15 % de l'ensemble. Pour la charcuterie salaison, la Bretagne avec 25 % du tonnage est passée au premier rang devant les zones de productions traditionnelles, Rhône Alpes et Ile de France...*»

Un bon compte-rendu de l'observation de «*l'élevage du porc en Bourgogne*» (à partir de la page 16) nous délivre un concentré d'informations passionnantes. L'objet muséal est bien présent grâce à des vues de panoplies professionnelles actuelles et anciennes des divers métiers du cochon. Bref voici le vade-mecum du «Monsieur» en Bourgogne. A se procurer à :

Ecomusée de la Bresse bourguignonne, château.  
71270, Pierre de Bresse, Tél. 85 76 27 16.

---

Bretagne

---

Loudéac (22)

«*Marcel Gicquel est agriculteur à Quilien, en la Ferrière. Depuis 1986, il est acteur de la fête du cheval de Loudéac. A cheval, bien sûr, dans l'équipe*

*de Loudéac-La-Ferrière. Mais cette année il change son fusil d'épaule. Il a pris le poste de responsable du matériel agricole ancien qui participera au défilé et aux démonstrations sur le terrain... Il y a trois ans de cela, j'ai suggéré au président Jean-Paul Duault de faire entrer les travaux des champs dans le programme de la fête. L'idée était bonne puisque l'an passé, les spectateurs avaient suivi avec beaucoup d'attention la démonstration de labour qu'il avait faite avec quatre chevaux et la plantation de choux sur la «collée», le sillon fraîchement tracé. Cette année, les outils du passé vont sortir des granges poussiéreuses, et être présentés pendant le défilé et sur le terrain. «On a foiné, on a réussi à trouver un brabant, une herse, un canadien et un semoir trois roues». Le semoir, la planteuse, une charrette à bandage, la faucheuse et la lieuse seront aussi du défilé et rappelleront de bons souvenirs aux anciens... L'événement est commenté tous les jours dans la famille Gicquel. Stéphanie et sa copine Catherine seront habillées en paysanne et accompagneront le défilé des vieux outils au cours du défilé. Il sera aussi donné de voir «josé tonton» et «sa semoire», un engin suranné utilisé pour semer l'avoine à la volée...»*

Ne nous arrêtons pas au ton par trop persifleur de cet article extrait d'Ouest France, des 10 et 11 août derniers. C'est ainsi : le talent d'objectivité qui permet aux bons journalistes de respecter le point de vue, le goût et les opinions du «vulgaire», c'est à dire tout à la fois leurs lecteurs et les «sujets» de leurs «papiers», se rencontre peu. Qualifions donc ce savoir-relater de compétence rare assez mal partagée (5). L'important est, pour y avoir assisté, ce qui s'est passé à Loudéac.

Le Musée régional des métiers de La Chèze (22) tenait bien un stand mais ici bien peu sur les ustensiles agricoles. Non, l'intéressant c'est l'embryon de collection réunie par Marcel Gicquel et les conversations roulant sur l'ancienne agriculture de cette contrée du «*Kreiz Breizh*». Il semble, pour le moment, que la «prime» mémoire de cette région rurale, telle qu'elle se manifeste au moyen de l'outillage ancien réuni par les retraités et les «passionnés», ne remonte pas au delà du grand remembrement ou, un peu plus haut, de l'adoption massive du brabant et de la locomobile, reine des battages (comme à la kermesse paroissiale de Plestin les Grèves (22) ou à Baud (56) lors de sa belle fête des vieux métiers). Une rapide

---

5) A l'inverse le *Kreiz Breizh* (Centre Bretagne) est riche d'un hebdomadaire : Nekepell, au ton bien différent, compréhensif des questions bretonnes.

prospection montre qu'en réalité la mémoire inscrite dans l'outillage agricole ancien encore existant ici ou là en pays Pourlet ou dans la région de Pontivy (56) par exemple, est beaucoup plus longue que cela. On touche là un problème : celui d'une définition réductrice -régie par le temps de la mémoire courte- du patrimoine rural dans les zones non couvertes par un musée d'agriculture ou n'appartenant pas au territoire prospecté par nos adhérents (ou par des chercheurs indépendants ou institutionnels, mais la question n'est pas là). Or réduire le patrimoine rural à un instant de l'évolution ou mieux de l'histoire agricole d'un «terroir» ne relève pas d'enjeux uniquement scientifiques (ce qui n'aurait d'ailleurs besoin de nulle autre justification) mais au bout du compte engage bel et bien des intérêts touristiques.

Hélas le format de La Lettre n'autorise guère d'aller au delà de ce raccourci. Heureusement M. Perron, le conservateur de l'Ecomusée de Saint-Degan, (Brec'h, (56)), se propose ultérieurement de nous faire parvenir ses réflexions sur l'ensemble du problème en lui donnant toute l'ampleur souhaitable.

#### Varades et Treffieux (44)

L'association «François Briau» à Varades et le Centre international de culture paysanne et rurale de Treffieux organisaient en juin dernier une «Journée découverte des fermes Briau et de leur histoire».

Pourquoi cette journée? «*Les fermes Briau, trop mal connues, forment un ensemble impressionnant d'architecture rurale qui témoigne des transformations de l'agriculture dans la seconde moitié du XIXème siècle...*»

Qui était François Briau? «*F. B. a vu le jour dans le Segréen en 1812. Son père est maçon. Il taille aussi la pierre. A l'âge de 11 ans, le jeune François entre à l'école des Arts et Métiers d'Angers. Ingénieur et entrepreneur de travaux publics, il participe à la réalisation des «routes stratégiques» dans notre département (44), également en Maine-et-Loire et aussi dans le Finistère. Arrive l'aube du chemin de fer, Briau s'y intéresse dès 1844, notamment sur la ligne Tours-Nantes. Plus tard, il créera la Compagnie des Chemins de Fer Nantais qui dessert Paimboeuf, Pornic, et Machecoul. En 1858, il est en Italie : il y construit les lignes Bologne-Ancône et Bologne-Ravenne... Là commence aussi son impressionnante fortune ! Le bâtisseur s'installe à Varades en 1848. Bien que rien ne l'y prédestinait, il se passionnera pour l'agriculture. Durant quarante ans, il achète 618 ha de terre... répartis en 37 fermes. Pour quinze d'entre elles, il reconstruit de fond en comble mai-*

*sons et bâtiments d'exploitation dans un style imposant qui associe la brique et le tufeau. Il en est lui même l'architecte... C'est lui qui introduira dans la contrée la race bovine durham, laquelle croisée à la mancelle deviendra la Maine-Anjou...»*

( extrait d'une notice d'Antoine Menet)

#### SAINT POL DE LEON (29)

Chargée de l'action culturelle pour le Pays Touristique du Haut-Léon, Valérie Guesnier a réalisé la recension de 60 fermes-modèles édifiées entre 1870 et 1910 sur les deux cantons de Saint Pol de Léon et Plouzévédé, à l'initiative de la famille de Guébriand. Se heurtant «*au problème de l'origine du modèle architectural*» ayant déterminé le type de ces constructions elle contactait l'AFMA en mars dernier (Corinne Beutler lui répondra alors). Nul doute que son exposition prévue pour septembre aura remporté tout le succès escompté et que Valérie Guesnier nous en offrira le compte rendu pour La Lettre 3-96.

---

#### Couserans

---

#### ERP (09)

«*Je suis passionné par la connaissance, la sauvegarde et la revalorisation du patrimoine paysan de notre petite région : le Couserans. Qui trop embrasse mal étirent. J'ai dû me spécialiser dans un domaine précis : la sauvegarde des plantes domestiques et tout particulièrement, celle des arbres fruitiers. Je constate, assez révolté, que ce que je peux faire est infime, voire dérisoire, par rapport à tout ce qui devrait être fait : d'autant plus qu'il s'agit d'un travail «d'ethnographie d'urgence». Les ancien(ne)s qui seul(e)s ont les savoirs du terroir (techniques et autres) nous quittent les uns après les autres et rapidement. Par ailleurs, notre région est l'une des régions de France, les plus «riches» en R.M. istes et autres exclu(e)s de toutes sortes du droit fondamental au travail. Je me pose la question. Comment parvenir, à la fois, à ce que les ancien(ne)s puissent transmettre leurs savoir-faire et que les jeunes puissent se ré-approprier ces savoirs afin de garder notre patrimoine paysan vivant ? La solution serait-elle de créer une structure du type «d'insertion et développement lo-*

*cal» pouvant permettre à 5-10 personnes d'acquérir une formation rémunérée dans le cadre spécifique d'une revalorisation du patrimoine paysan ? De telles structures (ou d'autres) fonctionnent-elles déjà dans d'autres régions de France ?... Comment serait-il possible d'en créer une ? Je serais reconnaissant à quiconque pourrait nous aider à avancer dans une telle direction...»*

Jean-Marie Richou, «Hajas», 09200, ERP,  
Tél. 61 66 42 38.

J.-M. Richou président de l'association «Apioun é Couteras» nous joint des extraits du dossier de presse de l'exposition qu'il a monté en novembre dernier à l'office du tourisme de Saint-Girons et intitulée : «*Le trésor de vos vergers*».

Et on lit dans un article de la Dépêche du Midi qui en rend-compte :

*« Si aujourd'hui les échecs en matière de production fruitière sont nombreux, c'est parce que l'on a laissé disparaître les espèces locales (qui s'adaptent à notre climat). Les cinq vedettes qui faisaient la richesse de la région étaient la pomme d'apioun, la couteras, la merveille, la blanche d'Espagne et le museau de lièvre.»*

Richesse économique perdue... mais patrimoine retrouvé. Ce ne sont là, souhaitons le, que les premiers pas d'une reconquête économique et culturelle conjointement menée.

---

Ile de France

---

La Courneuve (93)

Un écomusée en banlieue nord. Présentations.  
Plaquette éditée par l'Association pour la Reconnaissance et l'Etude des Patrimoines de la Banlieue Nord de Paris, 38, avenue de la République, 93120 La Courneuve. La Courneuve, 83 p. + ill.

*L'identité et le patrimoine urbains, on le sait, font réfléchir sociologues et ethnologues depuis les années 1970. Au début des années 1990, on le sait aussi, un certain courant de ces deux disciplines s'est mis à vilipender le «patrimoine traditionnel» (pas les autres, mais cela est une autre histoire), entre autre parce qu'au delà de la paille morte des choses qu'ils contiennent, certains musées et écomusées étaient*

*soi-disant susceptibles d'abriter les grains toujours vivants d'une idéologie honnie, prête à resurgir à la première occasion. En regard, colloques (bien) subventionnés à l'appui, on opposait au «vieux patrimoine» les «nouveaux champs» de la recherche ethnosociologique -des champs urbains et banlieusards bien entendu. La riche plaquette de présentation de l'écomusée de La Courneuve, oeuvre de l'Association pour la Reconnaissance et l'Etude des Patrimoines de la Banlieue Nord de Paris, vient pourtant montrer que l'on peut sereinement lancer un pont entre le rural et l'urbain, entre l'ancien, le moins ancien et le nouveau. Cela sans négliger la spécificité d'approche de ces thèmes et de ces périodes différentes, et au sein d'une commune qui symbolise au mieux -elle contient la fameuse cité des 4000 !- les bouleversements sociaux et environnementaux de ces trente dernières années autour de Paris.*

*La méthode ? A partir de la création du «Musée des cultures légumières», au début des années 1980, édifier progressivement une sorte d'observatoire de l'histoire et des transformations de la banlieue nord. Le point de départ, qui explique la création de l'Ecomusée, est l'intense activité légumière, en voie de disparition à peu près totale, qui fournissait à Paris une partie de ses fruits et légumes jusqu'aux années 1960. L'«ancien» a donc une fin, connue de tous ; il doit peut-être aussi avoir un commencement. Et c'est là que la perspicacité et la culture des «inventeurs» interviennent, puisque bien entendu un choix s'impose. En bonne méthode scientifique, et sans cynisme diplomatique, ils ont décidé de laisser parler les sources : en l'espèce, ethnographiques et historiques. L'important matériel ethnographique, récolté en quinze ans auprès des anciens maraîchers et de leurs descendants, est en effet à peu près congruent avec les sources (notamment) archivistiques, qui permettent de reconstituer l'histoire démographique, sociale et familiale (l'adjectif n'effraie plus les historiens) de ces maraîchers : c'est-à-dire principalement du XVIIIe siècle à la fin du XXe siècle. Aux côtés du rassemblement de milliers d'objets, nos chercheurs ont donc dépouillé et analysé «674 inventaires après décès, qui s'étalent de 1597 à 1850, 212 partages successoraux, plus de 150 testaments, donations et actes familiaux divers, 159 contrats de mariage passés au XVIIIe siècle et tous ceux contractés durant la période 1790-1863».*

*Ce travail considérable est au coeur d'une problématique scientifique -les relations entre histoire et ethnographie- qui, loin d'être dépassée dans les milieux de la recherche pure, n'a pas encore fourni*

*dans ceux-ci tous les résultats qu'on pourrait en attendre. Ajoutons que dans ces mêmes milieux, cette problématique n'est pas toujours orientée, loin de là, vers le patient travail de rassemblement et d'analyse que suppose l'étude des séries d'objets relatifs à la culture matérielle, sur un temps plus ou moins long. Il est donc remarquable que la petite équipe permanente de l'Ecomusée -composée aujourd'hui de 2 personnes à temps-plein et de 4 personnes à temps partiel- y ait apporté une contribution fondamentale, à côté et au delà de la collecte proprement dite et des problèmes de tous ordres qu'elle implique. Mais on l'a dit, l'équipe n'a pas uniquement orienté ses investigations vers le passé agricole de La Courneuve et de ses environs, même si l'essentiel du travail muséographique et une grande partie du travail scientifique lui sont consacrés. A côté de l'étude sur le maraîchage et dans le prolongement de celle-ci, elle s'est intéressée aux «industries de Paris-Nord», et à l'habitat, actuel et ancien. Elle a pu réunir ainsi les premiers éléments pour une histoire du patrimoine industriel de la région, en rassemblant notamment des «mémoires d'usines», à l'aide de témoignages recueillis auprès de militants syndicaux, et en ouvrant une collection, probablement unique en France, de catalogues de machines-outils. Cette démarche a inclus aussi un repérage des sites industriels, dans le cadre des Inventaires du Patrimoine Industriel conduits par la Cellule du Patrimoine Industriel de la Direction du Patrimoine (ministère de la Culture), inventaire équivalent à celui effectué pour l'habitat traditionnel dans l'étude du maraîchage. De fait, le lien entre maraîchage, industrie et habitat est logique, puisque de la fin du siècle dernier jusqu'à l'édification de la cité des 4000 et après, ce dernier fut en grande partie un habitat ouvrier, qui vint prendre place auprès des anciennes maisons de plâtre «traditionnelles».*

*En parlant de cette somme de travail d'une rigueur intellectuelle exemplaire, et en pensant aux objets irremplaçables qu'une persévérance sans relâche, depuis plus de quinze ans, a tiré de l'oubli ou de la destruction, on est presque sur le point d'évacuer la réalité : or l'Ecomusée n'est même pas un établissement «contrôlé», et l'association est «non subventionnée». La municipalité de La Courneuve a contribué durant tout ce temps au rassemblement de ces collections et témoignages, a acheté et partiellement aménagé pour eux l'ancienne maison maraîchère qu'ils méritaient, a favorisé les travaux de recherches nécessaires à des programmes précis et ambitieux (ce qui, on le sait, est de moins en moins fréquent aujourd'hui), mais le «contrôle» n'a pas été obtenu et l'ampleur qu'a pris l'Ecomusée semble*

*aller au delà des capacités de la commune. Le désengagement municipal s'annonce donc et les responsables de l'Ecomusée sont à la recherche de nouveaux partenaires. Dans la gamme «traditionnelle» des intervenants possibles, il est vivement à souhaiter qu'un ou plusieurs de ceux-ci puissent trouver une solution : l'Ecomusée est à l'étroit, ses démarches scientifiques sont assurées, ses projets sont fermes, ses réserves sont pleines ; elles ne demandent qu'à être décompactées pour pouvoir s'épanouir au public.*

Jean-René Trochet

#### MONTFERMEIL (93)

Charles-Henri Peyre vient de disparaître - brutalement - à 40 ans ! Le fils cadet de Charles Peyre avait, à la mort de ce dernier, survenue tout aussi brusquement, en 1989, fermement «repris» la succession paternelle toute faite d'érudition locale et de passion pour les objets anciens témoins des agricultures et industries précontemporaines (aujourd'hui réunis et déposés au Musée du travail Charles Peyre de la maison de l'Horloge à Montfermeil (93)). Le travail de Charles Peyre - et donc l'oeuvre continuatrice de Charles-Henri - est sans nul doute à rattacher aux recherches folkloriques (on dirait aujourd'hui ethnographiques à ceci près que naguère, sans fausse honte et avec un certain plaisir, elles se mélangeaient toujours d'un peu de délectation touristique) qu'en Ile de France inspirera Roger Lecotté durant toute cette époque que l'on fait aller des années 1936 à 1968. Charles Peyre, cet étonnant commissaire de police jaussien, à la biographie exemplaire, n'admettait pas que l'on suspecte sa passion d'historien local. En 1973 il définissait ainsi la «philosophie» de son association le «Vieux Montfermeil», ligne de conduite qui eut valeur de programme pour Charles-Henri.

*«... L'histoire locale ne vaut que par ceux qui la font, c'est pour cela peut-être que le «vieux Montfermeil» dans son comité, a toujours tenu, sans aucune discrimination, à s'entourer d'hommes et de femmes d'origines et de pensées diverses. Il a voulu que la classe ouvrière, reflet de la population réelle de Montfermeil, soit largement représentée car l'histoire de notre ville n'est pas le privilège de quelques-uns, elle appartient à tous. Chacun selon ses disponibilités, ses connaissances, ses aspirations -ou même sa simple curiosité- peut contribuer à y participer. Certains ne rédigeront jamais d'articles, ne feront jamais de conférences, mais apporteront les éléments*

*nécessaires à leur rédaction et c'est peut-être leurs coeurs qui vibreront le plus fort lors de la découverte au fond d'une cave, d'un grenier ou le long d'un sentier, d'un vieil outil abandonné ou jeté dans l'ignorance de son utilité, car ils se souviendront en le retrouvant avoir vu leur grand-père ou leur père s'en servir autrefois. L'histoire est en effet quelque chose de visuel...».*

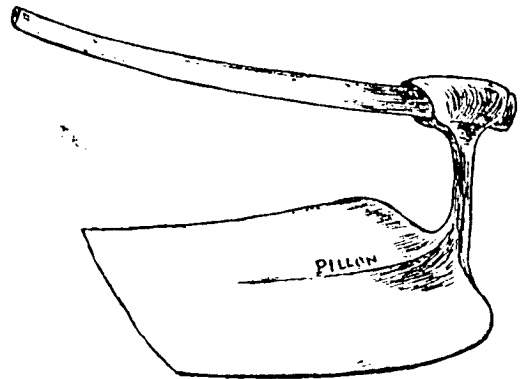
Cette démarche constante d'historien de l'objet, ce souci de l'outil ancien bien décrit -il y a de fort belles pages sur les taillandiers de Montreuil dans le bulletin : «Le vieux Montfermeil et sa région»-, ont doté le musée de Montfermeil des qualités d'un lieu important d'évocation historique, à l'Est de notre région. Mais l'on souhaiterait, au terme de ce trop bref hommage rendu, au travers de Charles-Henri, à la famille Peyre, émettre un voeu, celui d'en mieux connaître l'histoire propre. En effet, comment Charles Peyre collectait-il, quelles étaient ses notes d'enquêtes, peut-on espérer retrouver ses carnets, croquait-il ses trouvailles et les gestes d'utilisation indiqués par ses informateurs ? Pour l'instant nous sommes encore assez peu instruit sur ce sujet et il est trop tôt pour songer à sérier la masse documentaire laissée, mais tous, nous savons combien la vie d'un musée est aussi faite, de reprise des «vieux dossiers», de retour sur soi, et toujours pour produire du neuf et de l'histoire vivante.

J.-J. P.

#### SAVIGNY SUR ORGE (91)

Avec pour agent de liaison notre trésorier Bernard Mérigot, gestion technique de l'environnement et patrimoine semblent faire bon ménage à Savigny sur Orge. En tout cas voici un clair souci des édiles locaux d'agir dans ce sens. Animant une promenade-découverte du parc de Morsang-Savigny où des responsables du Parc, des syndicats intercommunaux, des associations de protection de la nature, de pêcheurs auront présenté la faune et la flore du Parc Intercommunal de Morsang sur Orge et Savigny sur Orge lors de la journée nationale de l'environnement en mai dernier, notre ami, qui est maire adjoint dans sa commune, a par ailleurs établi avec le service du Patrimoine (combien de communes françaises en possèdent-elles ?) tout un programme de visite, sur le plateau, du site de la fameuse ferme de Champagne en vue de la journée européenne du patrimoine. On sait le rôle joué par la dynastie fermière des Petit, dans la

**Le Musée du travail Charles Peyre** présente à ses visiteurs de nombreux outils agricoles. Fabriqués et utilisés à l'Est



F. 4

PILLON

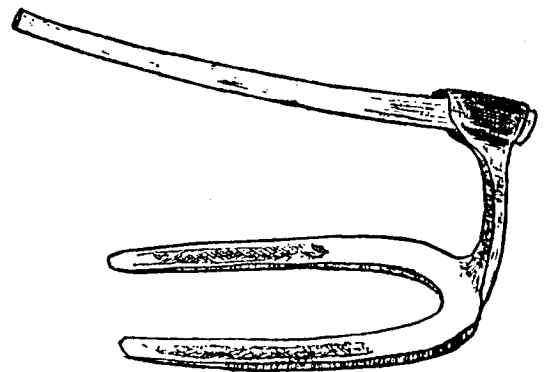
de Paris, dans une zone limitée, ce sont bien là des outils régionaux. Les premiers furent exposés il y a quarante ans lors de la première exposition du Vieux Montfermeil qui eut lieu dans un bâtiment agricole aujourd'hui disparu, à deux pas de l'actuel musée. Les donateurs étaient les derniers cultivateurs-vignerons : les familles Martin et Monvoisin. Depuis que de chemin parcouru ; les collections se sont agrandies de façon considérable, en restant toujours fidèles à l'outil régional.

F. 1. - « La Montreuil » avec son manche légèrement courbe, c'est l'outil indispensable à tous, homme ou femme, pour biner, sarcler.

F. 2. - Le hoyau, sorte de pioche, sert pour les gros travaux.

F. 3. - Le piochon, même forme, se tient à une main. Celui-ci porte sur le manche le nom du propriétaire : Bertaut (à Rosny) marqué au fer rouge.

F. 4. - Sorte de houe, à manche très



F. 5

Extrait de Le vieux Montfermeil et sa région,  
N° 128, 2° trimestre 1993, p. 8.

diffusion des techniques betteravières mécanisées avant la première guerre et les performances économiques hors du commun de leur distillerie dès les années 1850. C'est à la ferme de Champagne que les rédacteurs du *Journal d'Agriculture Pratique* et Henri Hitier, confièrent, un temps, le rôle de ferme-modèle -mieux : d'«usine à betterave» type- en lui consacrant articles et monographie. Le site fut ensuite la propriété du ministère des Anciens Combattants, puis de la Justice durant la deuxième guerre, et porte les traces bâties des usages correctionnels de l'apprentissage professionnel qui marquèrent le 19<sup>e</sup> siècle puis le nôtre. Ici, on a affaire à un «centre d'observation» représentatif de l'introduction de la psychologie dans l'univers «rééducatif» à partir des années 1943-45.

Le vendredi 13 septembre, à la bibliothèque-médiathèque André Malraux, 17, rue Jacques Coeur, sera donnée une conférence historique sur la Ferme de Champagne : *de l'exploitation agricole (XIIe siècle) au centre d'action éducative*, qui sera suivie d'une table ronde. Le lendemain 15 heures on pourra participer à une conférence promenade sur le site et animée par Georges Grulois.

FRANCIERES (60)

(BEAUVAISIS-VALOIS-Ile de France-Picardie)

*Du bon usage de la grève.*

*Les grèves de la fin de 1995 ont eu, entre autres conséquences, de me permettre, pour revenir d'un colloque qui se tenait à Chartres, de bénéficier de la voiture de Benoît Dufournier, chercheur à l'Inventaire général (Ministère de la Culture, direction du patrimoine). Evoquant chacun nos préoccupations professionnelles, nous nous sommes trouvé un point commun : la sucrerie de Francières.*

*Cette sucrerie, située près d'Estrée Saint Denis dans l'arrondissement de Compiègne, a été fondée en 1829 par un cultivateur, également maire de la commune et un maître de poste de Roye (Somme).*

*En avril 1832, cette sucrerie est rachetée par Louis Crespel-Dellisse (1789-1864), originaire de Lille, qui y a été, sous le 1er Empire, un des premiers fabricants de sucre. Il s'est implanté à Arras en 1815 et a été, au début de la Restauration, le seul fabricant de sucre de betterave subsistant en France. Vers 1850, la sucrerie de Francières produit 320 tonnes.*

*Mais ses affaires se détériorent et, en 1859, la sucrerie de Francières est vendue à un banquier et à un négociant parisiens. Ce sont eux qui recrutent, comme directeur, Charles Gallois, ingénieur de l'Ecole centrale de Paris, qui avait, auparavant, dirigé une*

*sucrerie en Egypte.*

*Vers la même époque, en 1873, François Dupont (1847-1914), originaire de la Haute-Savoie, vient diriger une institution secondaire à Montmorency (Val d'Oise). C'est dans cette fonction qu'il entre en contact avec Charles Gallois et qu'il devient le précepteur de ses enfants.*

*Rapidement, il se reconvertit comme chimiste et assure cette fonction dans la sucrerie de Francières à partir de 1877. Quelques années après, c'est lui qui, appuyé par Charles Gallois, prend l'initiative, à l'issue d'un congrès sucrier tenu en 1882 à Saint-Quentin, de créer une association regroupant les chimistes de sucrerie et de distillerie, association qui existe encore de nos jours sous le nom d'Association des chimistes, cadres et ingénieurs des industries agricoles et alimentaires (ACIA).*

*Cette association, constatant le caractère saisonnier de l'activité des chimistes, va demander la création d'une école complétant leur formation ; afin de pouvoir exercer leur activité toute l'année.*

*Cette école sera finalement créée en 1893 à Douai et sera le point de départ de l'actuelle Ecole Nationale Supérieure des Industries Agricoles et Alimentaires (ENSIA), implantée à Massy (Essonne).*

*Or j'ignorai, avant cet entretien avec Benoît Dufournier, que la sucrerie de Francières avait appartenu à Crespel-Dellisse. Ainsi, l'actuelle ENSIA, voulue par cette association de chimistes initiée elle-même par le directeur et le chimiste de la sucrerie de Francières, se rattache aux origines mêmes de la sucrerie de betterave en France.*

*Or, les bâtiments de Francières existent encore. Par ailleurs, l'Inventaire général a engagé une action afin d'obtenir le classement de cette sucrerie, comme témoin de cette activité si caractéristique du Bassin parisien et du Nord de la France.*

*Le directeur de l'ENSIA, à qui il a été rendu compte de cette situation, suit cette question avec un grand intérêt.*

*Est-il déraisonnable d'espérer que, de même qu'il y a un peu plus d'un siècle, la rencontre fortuite de François Dupont et de Charles Gallois avait permis de jeter les bases des deux institutions qui ont été aux origines du savoir de l'agro-alimentaire, de même, cet entretien inopiné avec Benoît Dufournier permettra de conserver ce témoin exceptionnel de notre histoire technique ?*

*En définitive, cette rencontre veut peut-être dire que la grève vient suppléer la fonction d'occasion de rencontres aléatoires que doit normalement remplir la ville. Mais ceci est une autre question.*

Pierre Vigreux

«L'éclosion des villes nouvelles dans les années soixante, l'urbanisation affolante de l'Ile de France... il semble bien loin le temps des villages franciliens. La nouvelle génération ne jure que par la culture du bitume et il est parfois bien délicat de se représenter ce que fut l'art de vivre de nos ancêtres dans la région. Heureusement, quelques irréductibles cherchent à conserver les traces du passé, les images de la tradition et la passion des objets d'antan. C'est le cas de la petite commune de Bouray-sur-Juine qui a vu l'ouverture d'un musée de l'Outil et du Folklore, unique dans le département (6) et extraordinaire par la richesse des pièces exposées. En tout, trois mille spécimens sont présentés... par une association d'amoureux de la tradition et emmenée par son président, Henri Sineau...». Renseignements : Musée de l'outil et du folklore, 55, rue Haute à Bouray.»

Extrait d'un article (une demi page) recueilli dans «A la une», édition sud de la ligne C du RER, journal gratuit édité par la SNCF et le Parisien, juin 1996.

Point d'orgue du quotidien durant l'été puisque l'éditio du 1er août titrera «Les Français redécouvrent leurs traditions et leur patrimoine». Profitons donc de cette vogue «médiatique» positive (se souvenant que le précédent déferlement fut négatif) pour amplifier notre besogne et «surfer» sur la vague.

## RAMBOUILLET (78)

Les 21 et 22 septembre s'ouvrira le 3ème Festival Animalier International de Rambouillet. Le thème ?

«L'enfant et l'animal en fête». «Ces deux journées reposent sur des présentations d'animaux domestiques avec des ateliers éducatifs, interactifs, permettant aux enfants et adultes de mieux comprendre le cycle vital, l'utilité et le comportement des animaux. La relation directe et sensorielle est facilitée. Des démonstrations d'opérations spécifiques -tonte, ferrage, traite, manipulations- sont présentées au public. Des présentations spectaculaires constituent un programme attrayant : voltige, horse-ball, chiens de

6) l'Essonne, ce qui n'est pas tout à fait exact, mais n'enlève rien à l'intérêt de cette coupure de presse...  
NDLR

bergers, courses de lévriers, etc».

Conviée par notre ami Germain Dalin (chevalier du mérite depuis avril dernier, dont nous espérons publier prochainement l'excellente présentation biographique qu'à cette occasion Jacques Bondrieux avait tracée), l'AFMA y tiendra un stand dont la réalisation a été confiée aux adhérents d'Ile de France et son Conseil d'Administration y siègera également le dimanche 22 de 10 heures à 13 heures. A retenir parmi les dates scientifiques qui avoisinent la fête : le 25 un colloque : «50 ans d'insémination artificielle à Rambouillet» et le 26, destiné aux «éleveurs-fermes pédagogiques-spécialistes» un autre colloque : «races en péril».

## VELAY

## Des poteries en formes

Exposition au musée du Monastier (Haute-Loire), mai-octobre 1996.

*Cette exposition offre d'abord une promenade sans prétention, ni analyses, ni érudition, ni encyclopédie, dans un des domaines les plus «ethnographiques» de l'activité humaine : la poterie. Pour cette approche, une centaine d'objets de tous âges, couleurs, formes ou origines est proposée avec tour de potier, histoires de potiers, etc.*

*Puis un second niveau soumet à la réflexion quelques paradoxes de l'histoire de la poterie. Avec moulages, documents et autres textes sont évoqués : les différentes perceptions des termes céramique/poterie, l'origine de l'art céramique [une statuette d'ourson, pétrie en argile, cuite au feu, il y a 25 000 ans à Dolni-Vestonice ... il faudra ensuite attendre 20 000 ans encore pour que la poterie, projet utilitaire, resurgisse avec la sédentarisation]. Quelques mots également sur l'épanouissement historique de la poterie dans nos civilisations et de son «decrecendo», non moins historique, dans des civilisations qui n'en avaient pas besoin (la poterie Lapita, en Polynésie, par exemple).*

*Pendant l'exposition : vente et montre d'oeuvres contemporaines d'un potier et d'un artiste céramiste (c'est la moindre des choses, vu le sujet).*

*Le catalogue est disponible sur simple demande à : Mairie de 43150 Le Monastier sur Gazeille.*

André Crémillieux.

## APPEL A CHACUN

### Quelques minutes pour le développement de l'AFMA

Vous êtes, comme nous le sommes tous, persuadé que l'AFMA a un rôle à jouer -un rôle éminent et grandissant - dans la préservation du patrimoine rural. Pour cela, il faut être nombreux, le plus nombreux possible.

Le meilleur moyen de développement, le plus économique, mais surtout le plus responsable est que chacun, vous personnellement, envoie au secrétariat de l'AFMA quelques adresses (2, 5, 10, ...) d'institutions ou de personnes dont vous pensez qu'elles peuvent partager nos idées et nos actions.

A ces membres potentiels de l'AFMA nous enverrons une lettre d'information et d'incitation ; nous vérifierons au préalable dans nos listes qu'ils ne sont pas déjà parmi nous ; ne vous souciez donc pas de ce problème de doublon. Dites-nous, en revanche, pour chaque adresse donnée, si nous pouvons ou non adresser ce courrier de votre part.

«Si tous les membres de l'AFMA» font cet effort de quelques minutes, dès 1997, et en tenant compte d'un raisonnable «10%» de suites données à ce courrier, nous pourrions accroître le nombre de membre de l'AFMA de ...%.

... ? Ce chiffre sera ce que nous le ferons ; le bureau est optimiste et vous remercie de votre coopération.

Jean Claude Rouveyran

### Liste et attributions des DES MEMBRES DU BUREAU élu le 21 juin

- Royer Claude**, Directeur de recherches au CNRS, 10, rue Félix Savart, 57070 Metz, **Président**
- Carantino Georges**, Directeur de C.I.O. (Education Nationale), 11 bis, allée de Suède, 91300 Massy, **Vice-Président**
- Dalin Germain**, Directeur honoraire de la Bergerie Nationale, 8a, rue de la Ceinture, 78000 Versailles, **Vice-Président**
- **Foucault-Bronneur Roseline**, Enseignante, 10, rue de Milleschamps, 28250 Digny, **Secrétaire**
- **Beutler Corinne**, Chargée de recherche au CNRS, 4 bis, Bd Morland, 75001 Paris, **Secrétaire-Adjointe, chargée de l'annuaire et du fichier**
- Péru Jean-Jacques**, Conservateur du Patrimoine, **Rédacteur de La Lettre de l'AFMA**  
Courrier à adresser à : Ecomusée de La Courneuve, 38 avenue de la République, 93120 La Courneuve,  
FAX : 16 (1) 48 38 33 93
- Mérigot Bernard**, Chercheur, 18, rue de la Tourelle, 91800 Savigny sur Orge, **Trésorier**
- Dao Annie**, technicienne de recherches au CNRS, résidence Kiowas, Apt 63, 96, rue du Levant, 34980 Carnon, **Trésorier-Adjoint**
- Sigaut François**, Directeur d'Etudes à l'EHESS, 82 ter, Bd Gambetta, 93130 Noisy le Sec, **Responsable des manifestations scientifiques**
- Rouveyran Jean-Claude**, Enseignant, 168, rue de l'Olivette, 34980, Saint-Clément la Rivière, **Délégué au développement de l'Association**

Association Française des Musées d'Agriculture et du patrimoine rural  
Secrétariat de l'AFMA : Bergerie Nationale - Parc du Château - 78120 Rambouillet  
Rédaction : Ecomusée de La Courneuve, 38, avenue de la République,  
93120 La Courneuve FAX : 16 (1) 48 38 33 93  
Maquette, mise en page : AREPBNP "Banlieue Nord"  
Impression : atelier PAO de la Bergerie Nationale